

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 30

Artikel: Forains
Autor: Margot, Ch.-Gab.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198850>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et voilà pourquoi, dans ses moments d'expansion, le régent Ducreux raconte qu'il a un jour, fait schmollitz avec le président de la Confédération.

Personne ne le croit, et l'on a tort : pour une fois, il ne dit pas des gandoises.

PIERRE D'ANTAN.

Forains.

Ceci n'est point un conte, non, depuis quel-que temps, je n'en fais plus, il fait trop chaud. Ce n'est, hélas, qu'une variation sur un très vieux thème, connu, archi-connu. Mais la nature des variations étant de varier toujours « la même chose » — il y a dans cette expression une contradiction flagrante — peut-être aurai-je vu la même chose avec d'autres yeux.

J'étais donc l'autre jour, par pur hasard, dans un village du canton, dont le nom, qui n'a rien d'illustre, importe peu. C'était, je crois, jour d'abbaye, du moins ainsi en jugeai-je par l'aspect de l'unique place de l'endroit ceinte de baraques foraines : firs, panoramas, noces à Thomas, théâtre-guignol, caramouls et autres badauderies propres à amuser les gens simples et les enfants... ce qui revient au même.

Or, j'ai toujours éprouvé quelque plaisir à observer la foule qui stationne devant les forains ; sans aucun doute, puisque rien ne me différencie du reste de mes congénères, on me prend ni plus ni moins pour un badaud comme les autres ; et, en cela, on a raison, puisque eux-mêmes s'amuse de rien et que moi... je m'amuse d'eux... or, que sommes-nous ?

Je remarquai, au devant du Théâtre XYZ, une énorme femme en maillot étalant aux yeux des intéressés la splendeur de ses formes et de ses... plateformes ! Un diadème dans les cheveux, les doigts chargés de bagues, elle battait du tambour à tour de bras, promenant sur la foule le feu de son regard de phoque — si ce n'est pas faire injure à cet animal intelligent. — Un clown déroulait son boniment avec force grimaces, faisant le geste d'enfourner du monde dans sa baraque, pirouettant, sautant...

— Entrez, entrez, messieurs ! dans quelques instants, la représentation va commencer. Madame Aurora va entrer en scène... Vous verrez, mesdames et messieurs, madame Aurora avaler du feu, tenir entre ses dents deux barres de fer rougies ; vous verrez la femme aérienne, la femme poisson, phénomènes qui ont soulevé dans les plus grandes capitales, l'étonnement des savants et de toutes les académies scientifiques... Entrez, entrez, plus un instant à perdre.

A ce moment, deux ou trois comparses mêlés à la foule se précipitent dans la baraque en poussant les gens qui sont entraînés, la caisse est prise d'assaut, la baraque s'emplit de monde, tandis que la femme-canon tappe sur sa caisse de plus belle.

Devant le tir, peu de monde ; le théâtre draine toute la population ; quelques jeunes gens, voulant montrer leur adresse à leur payse, font des cartons et cassent des pipes ; mais je n'y vois aucun mal, puisque aussi bien il faut casser sa pipe une fois ou l'autre !

La noce à Thomas me retient davantage. Ces bonshommes à tête de bois m'amuse, et je me plais à comparer ces traits fixes à certaines physionomies qui m'entourent, et je vous assure que je n'éprouve aucune peine à trouver quelques ressemblances. Quelques types, debout sur la place, les mains dans les poches, la bouffarde entre les dents, ont une physionomie si peu intelligente qu'elle ne présente pas une notable différence d'avec les

mannequins de la noce à Thomas. Et né m'accusez pas de méchanceté, je vous prie ; j'en eus, l'autre jour, l'impression très nette.

Ce qui m'a le plus intéressé, c'est « l'échelle de la force » ; vous la connaissez : cette longue latte peinte en rouge et graduée. Au pied, un coin sur lequel on frappe pour projeter un anneau qui doit monter aussi haut que possible. Le comble de la force consiste à faire tinter une sonnette qui se trouve au haut.

Comme installation, c'est sommaire et peu coûteux ; cela prend peu de place et coûte peu au forain. Mais c'est une industrie qui doit rapporter gros, ainsi que j'ai pu en juger.

Le forain, un gars en maillot, à la peau rougie par le soleil, excite l'orgueil des campagnards qui l'entourent, frappant sur la machine avec la masse qu'il tourne comme un moulinet. Et les gars admirent la force de cet homme qui, d'une seule main, fait trembler la sonnette.

Or vous savez qu'il ne suffit pas de frapper fort, mais de frapper d'aplomb. Tout le secret est là. Un petit coup, sans effort, mais bien droit, suffit à l'affaire.

Les hommes qui ignorent cela, suent, transpirent, en frappant de toutes leurs forces, sans parvenir à atteindre la sonnette.

Et le forain les excite, imitant les gestes, criant d'une voix rauque :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum... Au quatrième !...

Mais le client en a assez ; il faut payer un sou par coup et ses forces ne lui permettent pas de décrocher une médaille. Alors on se moque de lui, et d'autres camarades, par bravade, prennent la masse à leur tour :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum, drliinn...

Cette fois, la sonnette a tinté et le forain pique une médaille à la boutonnière du paysan qui s'en va, tout fier, au milieu de ses camarades jaloux. Et le manège continue toute la journée, car chaque gars veut avoir sa médaille et son bouquet. Et puis, il y a les filles qui regardent et personne ne veut passer pour moins robuste que son camarade. Les coups de masse se succèdent, dominant le brouhaha de la foule, coups sourds, sauvages, qui courent la voix glapissante du forain criant toujours : Au premier !... Au second !... Au troisième !... Au quatrième !... et le tintement grêle de la sonnette secouée par quelque coup qui ébranle toute la machine...

Il y a, je vous assure, une étude bien intéressante à faire sur la bêtise humaine, cette veine qu'on exploite depuis des siècles. Et les fêtes populaires nous fournissent un vaste champ d'observations curieuses autant qu'illustratives.

Je suis resté longtemps auprès de cette machine-là et, en me retournant, j'avais deviné plus d'un caractère et j'emportais l'impression très nette que tous ces gens avaient été parfaitement heureux, puisqu'il est vrai que ce sont ceux qui s'amuse d'un rien qui sont le plus heureux.

Voyez les enfants !

CH-GAB. MARGOT.

Le cadeau à la belle-mère.

Pierre-Abram venait de visiter notre Exposition vaudoise, en compagnie de la Marianne, son épouse.

La Marianne aurait bien voulu inviter sa mère à les accompagner, mais, à cette proposition, Pierre-Abram avait bondi.

Chez nos bons paysans, comme chez les citadins, les belles-mères ne figurent pas, paraît-il, au programme des parties de plaisir.

« Puisque vous ne m'emmenez pas avec

vous, avait dit, d'un ton aigre-doux, la belle-maman à son gendre, au moins, j'espère que vous me rapporterez un souvenir de votre voyage ? Vous pouvez bien cela, Pierre-Abram, vous, une des plus grosses « courtines » du village. »

— Soyez sans crainte, mère... et puis, on fera bien les choses, avait répondu le gendre, pressé de mettre fin à un entretien où il ne se sentait pas très à son aise.

Pierre-Abram était, en effet, une des grosses « courtines » du village, mais il tenait à son bien ; « il ne les attachait pas », comme on dit. Sa femme, tout au contraire, était d'une générosité qui faisait souvent le désespoir de son mari.

« Tu sais, Pierre, lui avait-elle répété, à plusieurs reprises durant la course, y ne s'agira pas de lésiner pour le cadeau de la mère. Puisque tu n'as pas voulu qu'elle vienne avec nous... »

— Oui, oui, c'est bon ; t'inquiète pas.

Redoutant les prodigalités de sa femme, Pierre-Abram profita d'un moment où elle était allée faire quelques emplettes personnelles, pour s'occuper du cadeau à la belle-mère.

Il était entré déjà dans plusieurs magasins, mais le prix des objets qu'on lui avait montrés dépassait de beaucoup la valeur qu'il voulait affecter à son achat : la plus petite possible.

Soudain, il aperçut un marchand de vaisselle, occupé à déballer, devant sa boutique, un envoi de marchandises. Il s'approcha « pour voir », et interpella le marchand.

« Aloo, Mossieu, vous avez là de bien belles écuelles ? »

— Oui, Monsieur, seulement c'est bien dommage qu'il y ait tant de casse, comme vous le voyez. Voici un déjeuner dont toutes les pièces ont les anses brisées. C'est là un des désagréments de notre commerce.

— Oui... oui... c'est embêtant... Aloo, dites-moi, que faites-vous de toutes ces tasses cassées ?

— Que voulez-vous qu'on en fasse ? Les renvoyer au fabricant serait trop coûteux. On les vend au grand rabais... quand on peut.

— Si vous me faites un prix raisonnable, je vous prends tout ça, dit Pierre-Abram, tout fier de l'idée subite qui le venait tirer d'embarras. Seulement, y vous faut m'emballer soigneusement ces vaisselles et n'oubliez pas de mettre aussi les « manilles » cassées.

— C'est chose entendue, fit le négociant, non moins heureux de l'affaire. Pendant que mon commis vous prépare la caisse, si on allait prendre trois décis ?

— Ma foi, c'est pas de refus, par cette ravueur.

« Mais, pour l'amour, Pierre, que rapportes-tu là ? » s'écria la Marianne en voyant revenir son mari essouffé, tout en sueur et l'épaule chargée d'une caisse. Par économie, il n'avait pas voulu de commissionnaire.

— Viens toujou, on n'a que le temps d'aller au train... Je te dirai tout plus tard... C'est pou ta mère... Tu vois qu'on a bien fait les choses.

En wagon, Pierre-Abram mit soigneusement la caisse sous la banquette et, à toutes les questions de la Marianne, il répondait : « Tu verras... on a bien fait les choses... je te dis que ça. »

A part lui, Pierre-Abram s'applaudissait de son idée. Personne ne découvrirait jamais la ruse. On mettrait les dégâts sur le compte du voyage. L'honneur et la bonne intention seraient saufs.

Le lendemain de leur retour, la belle-mère vint de bonne heure le matin prendre des nouvelles des voyageurs. Puis, au bout d'un moment : « Et mon souvenir, Pierre, y avez-vous songé ? » fit-elle en souriant avec malice. Con-